

Le courage, le courage... lancinante exhortation de ce printemps des Poètes complètement dépassé, transcendé par l'expérience du "confinement", qui jette la saison en dehors de toutes les saisons...

Pour moi le courage, c'était mon père.

Ce mot résumerait presque sa vie entière, au point que nous, ses proches, nous sentions-nous souvent comme de drôles de couards! Et (*clin d'œil à Claire Chénod de l'UEV qui concocte son prochain atelier: "le courage de l'autoportrait"*) je ne parlerai pas du courage qu'il lui fallut pour surmonter mes frasques d'enfant rebelle impossible à marier, peu réfléchi, torpillant d'un même boulet ceux qui font la guerre, les soldats et la pensée coloniale, du courage qu'il lui fallut encore pour remorquer mes bagnoles accidentées, éponger mes déboires et mes dettes de bipolaire non diagnostiquée, mon inconduite de poète obscure attirant la honte en place et lieu des honneurs attendus par une précocité prometteuse...

Il était un paysan cultivé qui n'avait eu d'autre choix que reprendre la petite exploitation familiale dont il fut dès l'âge de 13 ans un indispensable pilier pour suppléer à son père défaillant, réputé buveur et violent, plus habile à trousser les jupons des filles du village qu'à choyer sa femme et ses enfants. (J'aurais aimé plus belle image à transmettre de mon aïeul mais je n'en ai pas: c'est un silence de plus, qui pèse avec la guerre d'Algérie sur la "transmission du roman familial"). Et c'est à Gaël, mon unique frère, que revient désormais ce lourd tribut de pérenniser l'exploitation familiale, qu'il transforme avec une charge de travail considérable, en agriculture raisonnée. Pour compléter le tableau, voici les mains de ma maman, atrophiées par une vie de labeur et d'abnégation, qui à soixante-dix-sept ans, le tendon de l'épaule sectionné par trop d'efforts, coud encore des masques pour les aidants familiaux!!!

"Dictionnaire!" lançait papa en bout de table quand un mot coinçait dans nos conversations. Il était quelqu'un de la terre, quelqu'un de simple, qui se mouchait bruyamment dans ses doigts et jurait des tonnes de cents dieux quand ça n'allait pas comme il voulait. Toujours en bleu de travail, taché de cambouis, l'humour caustique et l'esprit décalé, il était prompt à analyser une situation sous un nouvel angle, loin du consensus. Son regard imparable dépistait tous les traquenards. Quand un mot l'interpellait, il le répétait avec emphase, en décortiquant les syllabes pour le faire sonner à l'oreille... Au village il était celui vers qui se tournaient les gens pour glaner un conseil, un service comme il en rendit par milliers. Et il sifflait pour se donner du courage. Malgré tous ses travers, son incommunicabilité, ses colères impitoyables et sa raideur à pardonner la moindre trahison, il forçait l'admiration, en "*soldat de la vie*", prenant parfois des risques propres à bâtir une légende. On l'a vu se balancer sur une échelle d'un pan de mur de grange à l'autre, regagnant ainsi dans un arc de cercle le grenier d'en face... démonter en entier le moteur de son tracteur et le remonter pièce par pièce... réanimer un nageur qu'il sauva d'une noyade au lac de la Folie à Contrex, lors d'une de nos très rares sorties le dimanche... s'embarquer avec son épouse dans une expédition en Pologne, avant la chute du mur de Berlin, pour aller rendre une liasse de billets trouvée dans les affaires de Loucas quand il fut décédé- pour fuir la

guerre en son pays, l'émigré qui s'était tiré une balle dans le pied avait loué ses services dans les fermes françaises, loin de sa famille... on l'a vu servir de cobaye dans des protocoles interminables, sept ou huit au total, contribuant ainsi à la découverte du vaccin contre l'hépatite C, sans en profiter davantage qu'il ne profita de sa retraite ("*si ça peut servir à quelqu'un je suis bien content*" dit-il, quand l'épée de Damoclès trancha son destin, gagné par le carcinome hépatique qu'il combattit ensuite comme un lion durant cinq années)... on l'a vu sans plus aucun espoir pour survivre au crabe qui mangeait son foie, finir une chape de ciment à genoux par terre, avec des protège-genoux en plastique pour soutenir ses os mortifiés... on ne l'a pas vu mourir "*seul, à l'hôpital, entre deux tours de garde*".

Le courage de dire aux gens qu'on les aime quand ils sont vivants- ça a été dur mais j'ai pu lui dire, in extremis, abrégeant mon "*je t'aime Papa*" par un "*on t'aime*" autrement plus convenable: chez nous les mots d'amour pas plus que les démonstrations d'affection n'étaient de mise.

Le courage de ne rien dire quand ça ne sert à rien de parler ou d'écrire... le courage de dénoncer une situation quand se taire nous rend complice d'un mal épouvantable. Le courage de résister, toujours, et celui de changer d'avis, de ne pas penser comme le plus grand nombre. Le courage de discerner dans son cœur le bon grain de l'ivraie. Le courage de vouloir changer ce monde, même passé l'âge de cinquante ans.

Le courage des malades en lutte avec ces maladies sans remèdes, et celui de toutes les personnes qui accompagnent dans la mort un être cher, oubliant parfois, souvent même, le courage de le laisser partir... Le courage de celles et ceux qui meurent chez eux en ce moment-même, totalement seul-e-s dans le confinement, et le courage des sans-abris, confiné-e-s dehors et sans toit, ni papiers, ni pays...

Ce poème "**les grands chênes**" a été mis en musique par Youva Gaudé (didgeridoo) et Bernard Brancard (batterie) lors du premier festival de poésie à Raon l'Étape. Il a été repris en duo voix/didgeridoo à Mirecourt au Musée de la Lutherie et de l'Archèterie Française pour les rencontres littéraires et artistiques.

Les grands chênes

Un chant soudain rompit le silence au dedans,
quand l'âtre grisâtre gisait là sans flammes.

Suie et cendres froides encensaient le grand absent
dans une ambiance vide glaciale figeant
un départ à regret, sans adieux ni paix

Pas de pardon pâle rémission: Ô mal fatal
rongeant sans répit le défunt sorti du bal-

lui qui veillait aussi le feu et le poêle.

C'était au loin les feuilles des grands chênes
qui fredonnaient au vent toute leur peine
en tombant sur la terre qu'il aimait tant.

Sur un air éthéré Oh! les tons chauds
des couleurs de la saison cadençaient
l'inouï d'une valse éphémère

Presque inaudible et si peu cruelle,
la louange étrange, fine, intemporelle
bruissait aux arbres celle d'un ange...

Ce matin d'airain tranchant comme le glaive
avait pris le dernier souffle de mon père
seul à l'hôpital entre deux tours de garde;

Le malgré lui de la guerre d'Algérie
celui qui n'en voulait pas des médailles!
un vrai soldat de la vie rendit les armes.

Les mains prodigues veinées en ceps de vigne
héros digne de Kipling, un homme comme
infatigable au labeur, il était en somme

-Ô paysan de bon cœur d'humour et d'esprit-
épris des hirondelles, ami fidèle, Ô Père!
Tant de grains semés, de silences emportés

Novembre si gris d'habitude et de pluie,
fit regain de printemps quand il fut sous terre.
Ah tellement de signes et de mystères!

Douce et subtile harmonie de l'âme
chantant le tendre d'une vie éternelle
il revenait sifflotant sans drame

C'étaient au loin les feuilles des grands chênes,
qui fredonnaient au vent toute leur peine
en tombant sur la terre qu'il aimait tant

En salves magistrales de leurs feux, de leurs ors:
les roses presque en hiver, fleurirent encore

mpg. Nov.14-mai19